

RACES LATINES

du *Journal*

La crise italienne est terminée, mais, pendant sa période aiguë, certains journaux de là-bas se sont montrés pleins d'aigreur, si l'on s'en rapporte aux extraits publiés par les agences, contre la Presse française, " qui se permet — je cite textuellement — de donner des " conseils à l'Italie, " au sujet de sa politique en Afrique, et au roi, " sur les hommes qu'il devrait appeler au pouvoir."

Est-il possible que l'opinion soit faussée à ce point, au-delà des Alpes, et qu'on réponde ainsi au cri unanime de sincère sympathie qui s'est échappé, en France, de toutes les poitrines, à la nouvelle du désastre d'Adoua ?

Je ne sais, pour ma part, rien de rien en politique, et je n'ai même pas la manie, assez répandue, de bouleverser la carte d'Europe, après dîner, au moment du café et des cigares. La Triple-Alliance est-elle ébranlée par la défaite du général Baratieri et de son armée en Abyssinie, et ce tragique événement est-il ou non favorable aux intérêts français ? Je n'en sais rien. Je laisse les Calchas diplomatiques se poser ces graves questions et lancer leurs douteuses prophéties.

Il me semble, en gros, que les guerres lointaines et les chimères coloniales ne valent pas mieux pour les Italiens que pour nous-mêmes, et que Crispi — qui me dégoûte, d'ailleurs, comme renégat et comme ancien révolutionnaire devenu le serviteur d'un roi et l'ami d'un Bismarck — est un mauvais génie pour son pays.

Mais que le fils de Victor-Emmanuel s'obstinât à écouter son funeste ministre, qu'il voulut mobiliser toutes ses troupes pour les envoyer en Erythée et qu'il risquât sa couronne dans cette terrible aventure, tout cela, en somme, tous était assez indifférent à nous, Français.

Ce que je sais bien, par exemple, ce dont je suis sûr, c'est la secousse de pitié que j'ai reçue au cœur en apprenant l'issue fatale de la bataille d'Adoua, c'est ma douleur instinctive en présence de l'affreuse disgrâce qui frappe une nation latine.

Je l'ai déjà dit et je le répète. Le peuple Italien et le peuple français sont comparables à deux frères que de malveillants voisins ont brouillés depuis longtemps. Mais ce sont des frères. Que le malheur accable l'un d'eux ; tout de suite, l'autre accourt, les bras ouverts et sans même se souvenir de la vieille querelle.

C'est le touchant spectacle que donne, en ce moment, l'opinion en France, et je me suis réjoui, tous ces jours-ci, en lisant nos journaux et en n'y découvrant nulle part le hideux ricanelement de la rancune satisfaite, la honteuse explosion d'une joie mauvaise. Devant un revers si cruel, subi par les Latins, notre sang — qui est le même que le leur — s'est ému. Mon Dieu, oui ! La voix du sang, comme dans des mélodrames ! Elle existe, et nous venons de répondre à son appel. Oubliant bien des actes d'ingratitude, bien des actes d'ingratitude, bien des offenses, bien des provocations, nous n'avons vu qu'une chose, c'est que l'Italie souffrait et saignait, et nous lui avons adressé notre sympathie fraternelle.

Je ne veux pas croire qu'elle la repousse. Je ne veux pas écouter les échos qui répondent par des paroles maussades et irrités au cri généreux que vient de pousser toute la France. Jusqu'au bout, je garderai cet espoir si chimérique, ou du moins, si peu vraisemblable qu'il soit, que deux peuples de même origine, de même race, ayant le même génie, le même idéal, se réconcilient un jour et marcheront la main dans la main.

Des rêveurs nous montrent sans cesse dans quel éloignement, hélas ! — la fraternité universelle. Ne pourrions-nous pas commencer par vivre en bonne intelligence avec nos proches parents ? Les peuples latins — quelques barrières politiques et économiques qui les isolent les uns des autres — voilà notre famille étroite. Ce qui les touche nous touche ; ce qui les blesse nous blesse.

Pour moi, j'éprouve ce sentiment au suprême degré. et, de même que je souffre, pour l'Italie, du désastre d'Adoua, je m'indigne aussi de l'insoutenable prétention des Américains d'intervenir dans les affaires d'Espagne en reconnaissant comme belligérants les rebelles de Cuba. Je suis même un peu surpris, je l'avoue, de l'indifférence avec laquelle a été accueillie en Europe la